



les Chase et leur "immoralité" de manière pour le moins insistante^[27]), nous tenions notre locomotive. Les autres pseudonymes furent le petit bois que nous arrachâmes pour les jeter dans la chaudière de Chase ...

M^r. GREENE : Et quel petit bois !

M^r. CHASE : Quand on y repense, pourtant, c'est un miracle que notre tandem ait tenu jusqu'en 1983. Car, malgré la solidité de la structure, il a fallu que vous vous livriez encore à quelques facéties qui faillirent nous couler sans retour ! Rappelez-vous ce conseiller fiscal que vous avez pris, en 1960 ...

M^r. GREENE : Je sais à quoi vous faites allusion : l'affaire Tom Roe. C'est un aspect de l'affaire que je vous sais

27) Bien des défenseurs du roman noir ont estimé que *La Fin d'un bluff* loupait entièrement sa cible : se présentant comme une critique du roman hard-boiled américain, il s'appuyait en fait sur les exemples de Peter Cheyney et James Hadley Chase, qui étaient, eux, de purs auteurs britanniques. En réalité, on doit se demander si Narcejac ne cherche pas à dénoncer, de manière oblique, les méthodes utilisées par Greene, sous le paravent de Chase, pour "faire de l'argent" sur le dos du roman noir américain. A-t-il eu la prescience que Graham Greene se dissimulait derrière Chase ? A-t-il tenté de parler, à mots couverts, de leur entreprise pour le moins lucrative ? Nous le pensons. Toujours est-il que dans la partie de l'essai consacré à Chase, celui-ci est fréquemment comparé à Graham Greene dans son approche de la cruauté du monde moderne. Et Narcejac de conclure, avec ambiguïté : « Les romanciers cruels sont souvent de grands écrivains qui ont choisi d'être des taxi-boys. » (*La Fin d'un bluff*, Le Portulan, 1949, p.106)

impatient d'aborder – ne serait-ce que pour me dire mon fait.

M^r. CHASE : Ah, non ! vous n'allez pas encore vous dérober ? Vous avez promis que nous en parlerions ! Comment voulez-vous que nous fassions le tour du problème si nous n'évoquons pas les péripéties financières de notre association ?

M^r. GREENE : Mais oui, demain je confesserai le reste de mes "fautes". Et je vous

promets de battre ma coulpe autant qu'il le faudra pour obtenir votre absolution.

M^r. CHASE : Entendu, je renonce. Mais ne vous croyez pas quitte : demain sans faute.

M^r. GREENE : Mais oui. Demain vous saurez tout.

FIN DE L'ACTE II

janvier 2010.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Pour les Chase, les Greene et les Cheyney, ne sont indiquées ici que les dernières éditions des ouvrages cités : en effet, ils ont été réédités plusieurs fois depuis leur apparition en France.

1 - ROMANS CITÉS :

- James Hadley CHASE :
- *Les Bouchées doubles* (The Dead Stay Dumb, 1939) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1998.
 - *Chantons en chœur* (The Soft Center, 1963) : Gallimard, Carré Noir (n°144), 1973.
 - *Le Corbillard de Madame* (Lady, Here's Your Wreath, 1940) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1995.
 - *Le Denier du colt* (Want to Stay Alive ?, 1971) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1998.
 - *Eh bien, ma jolie...* (Well Now, My Pretty..., 1966) : Gallimard, Carré Noir (n°585), 1987.
 - *Elles attigent* (More Deadly Than the Male, 1946) : Gallimard, Carré Noir (n°50), 1972. (initialement paru sous le pseudonyme d'Ambrose Grant)
 - *En trois coups de cuiller à pot* (Just the Way It Is, 1945) : Gallimard, Carré Noir (n°107), 1972. (initialement paru sous le pseudonyme de Raymond Marshall)
 - *Eva* (Eve, 1945) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1995.
 - *Le Fin mot de l'histoire* (Get a Load of This, 1942) : Gallimard, Folio (n°2306), 1991.
 - *La Grande fauche* (Try This One for Size, 1980) : Gallimard, Carré Noir (n°350), 1980.
 - *Un lotus pour miss Chaung* (A Lotus for Miss Quon, 1960) : Gallimard, Carré Noir (n°129), 1972.
 - *Méfiez-vous fillettes !* (Miss Callaghan Comes to Grief, 1941) : Gallimard, Folio Policier (n°490), 2007.
 - *Miss Shumway jette un sort* (Miss Shumway Waves a Wand, 1944) : Gallimard, Folio Policier (n°491), 2007. (initialement paru sous le pseudonyme de Raymond Marshall)
 - *Pas de vie sans fric* (You're Dead Without Money, 1972) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1996.
 - *Pas d'orchidées pour miss Blandish* (No Orchids for Miss Blandish, 1939) : Gallimard, Folio Policier (n°461), 2007.
 - *Qu'est-ce qu'on déguste !* (He Won't Need It Now !, 1940) : Gallimard, Carré Noir (n°8), 1972. (initialement paru sous le pseudonyme de James L. Docherty)
 - *Le Requiem des blondes* (Blondes' Requiem, 1946) : Gallimard, coll. spéciale Chase, 1996. (initialement paru sous le pseudonyme de Raymond Marshall)
 - *Traquenards* (Trusted Like the Fox, 1948) : Gallimard, Carré Noir (n°9), 1972. (initialement paru sous le pseudonyme de Raymond Marshall)

Peter CHEYNEY :

- *Cet homme est dangereux* (This Man Is Dangerous, 1936) : Gallimard, "Série Noire" (n°2), 1945.
- *Les Étoiles se cachent* (The Stars Are Dark, 1942) : Presses de la Cité, 1946.
- *Héros de l'ombre* (Dark Hero, 1946) : Presses de la Cité, 1947.

Graham GREENE :

- *L'Agent secret* (The Confidential Agent, 1939) : Le Seuil, Points-Roman (N°R165), 1984.
- *Un Américain bien tranquille* (A Quiet American, 1954) : UGE 10/18 (n°1414), 1981.
- *C'est un champ de bataille* (It's a Battlefield,

- 1934) : Robert Laffont, "Pavillons", 1977.
- *Les Chemins de l'évasion* (Ways of Escape, 1980) : Presses de la Cité, Presses Pocket (n°2697), 1987.
- *Le Consul honoraire* (The Honorary Consul, 1973) : UGE 10/18 (n°4183), 2008.
- *Le Facteur humain* (The Human Factor, 1978) : UGE 10/18 (n°1877), 1987.
- *Les Naufragés* (England Made Me, 1935) : Le Livre de Poche (n°764), 1996.
- *Orient-Express* (Stamboul Train, 1932) : UGE 10/18 (n°3602), 2005.
- *La Puissance et la Gloire* (The Power and the Glory, 1940) : Le Livre de Poche (n°104), 1954. (préface de François Mauriac)
- *Rocher de Brighton* (Brighton Rock, 1938) : Robert Laffont, "Pavillons", 2009.
- *Rumour at Nightfall* (Rumeur au crépuscule) (1931) : Londres, Heinemann, 1931. (non traduit en français et non réimprimé en Grande-Bretagne sur demande spéciale de Greene. Son second roman, *The Name of Action* [1930, même éditeur] est aussi dans ce cas.)
- *Tueur à gages* (A Gun for Sale, 1936) : UGE 10/18 (n°3428), 2003.

Peter LOUGHRAN :

- *Londres-Express* (The Train Ride, 1966) : Gallimard, Série Noire (n°1136), 1967 (préface de Marcel Duhamel). 1^{ère} édition : Londres, Doubleday, 1966. Edition américaine : New-York, MacFadden-Bartell Books, 1968.
- *Dearest* (Ma très chère...) (1983) : Londres, Stein and Day, 1983. (non traduit en français)
- *Jacqui* (Jacqui) (1984) : Londres, Panther Books (Granada Publishing Ltd.), 1984 (non traduit en français)
- *The Third Beast* (La Troisième bête) (1987) : Londres, Grafton Books, 1987. (non traduit en français)

2- ESSAIS ET BIOGRAPHIES

Thomas NARCEJAC :

- *La Fin d'un bluff* : essai sur le roman policier noir américain (1949) : Le Portulan, 1949.

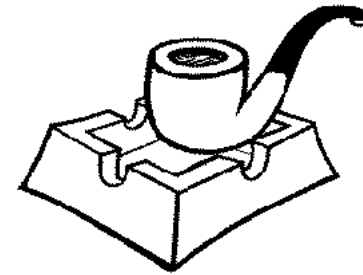
Michael SHELDEN :

- *Graham Greene : The Man Within* (1994) : Londres, Heinemann, 1994. (non traduit en français)

William J. WEST :

- *The Quest for Graham Greene* (1998) : New York, St. Martin's Press, 1998 (réédition). 1^{ère} édition : Londres, Weidenfeld and Nicholson, 1997. (non traduit en français)

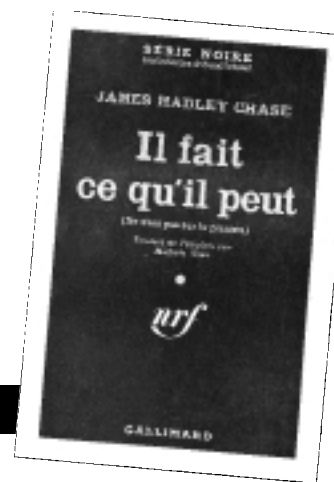
Même si elle n'est pas mentionnée dans l'article, nous avons également relu la biographie suivante : *The Life of Graham Greene*, Volume Two : 1939-1955 de Norman Sherry (Londres, Jonathan Cape, 1994 – non traduit en français). Elle nous a permis de préciser certains aspects de la vie de Greene, notamment durant la guerre.



Les Polarophiles Tranquilles

BULLETIN DE LIAISON N°16

MARS 2010



L'ETRANGE CAS DU DOCTEUR GREENE ET DE M^r CHASE (suite)

par Thierry CAZON et Julien DUPRE

Editorial

L'année 2010 sera spécialement dédiée à la mémoire de Frédéric Dard, plusieurs manifestations importantes sont prévues dans le cadre de la célébration du dixième anniversaire de sa disparition.

Les Polarophiles Tranquilles sont bien sûr aux premières loges.

A la fin du mois de février, a eu lieu à l'Alcazar, Bibliothèque Régionale de la ville de Marseille, une conférence sur le thème des rapports conflictuels entre Frédéric Dard et Georges Simenon. Cette conférence était présentée par Thierry Cazon et Alexandre Clément.

Au mois de mars aura lieu à la Sorbonne un colloque plus général sur San-Antonio. C'est une reconnaissance importante au sein de l'université française pour un auteur qui, n'a pas encore trouvé sa juste place. Nous espérons que cette année 2010 sera l'occasion d'approfondir la connaissance d'un auteur qui, nous le pensons, a plutôt été maltraité par la critique.

Pour notre part, nous continuerons nos recherches de façon à améliorer la connaissance de l'œuvre de ce grand écrivain.

Actuellement, nous consacrons ce numéro au deuxième acte de notre étude sur les rapports entre J.H. Chase et Graham Greene.

Cette fois, avec Julien Dupré nous nous interrogeons sur la façon dont les pseudonymes de Chase ont été gérés.

Bien que cette histoire ait un intérêt majeur en elle-même, on n'oublie pas qu'il existe des liens avec la saga "dardienne" dans la mesure où Dard adapta plusieurs fois Chase à la scène, et où Dard, comme Valmain se prévaudront de l'amitié de J.-H. Chase à la fois pour améliorer leur image de marque auprès du public, et par un effet de billard à deux bandes, pour faire apparaître ces deux personnages (Chase et Valmain) comme deux véritables écrivains.

Ils n'ont pas fini de nous étonner !

Thierry Cazon
Président des Polarophiles Tranquilles.

ACTE II : LA VALSE DES PSEUDOS

M^r. GREENE : Ravi de vous revoir, mon cher James ...

M^r. CHASE : Pour l'amour du Ciel, Graham, cessez de me donner du "mon cher James" à tout bout de champ ! Je me fais l'effet d'un maître d'hôtel qui attend les ordres de son Lord anglais de patron ...

M^r. GREENE : La comparaison est bonne. J'ai effectivement une idée ...

M^r. CHASE : Seigneur !

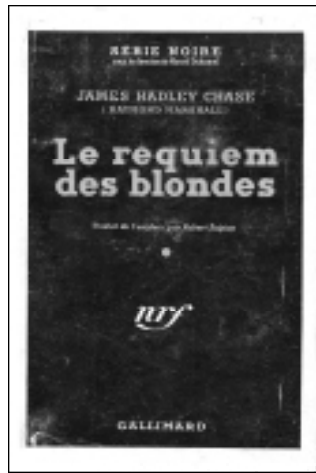
M^r. GREENE : Je viens de terminer d'écrire un roman qui serait, je crois, tout à fait dans vos cordes – avec une petite innovation de plus. Voyez-vous, je trouve que la cruauté des Chase s'est émoussée, depuis quelque temps. Les aventures

du flic Lepski, la peinture des richards de *Paradise City*^[1] - cet équivalent fictionnel de Miami Beach - tout ça fait joliment tinter le tiroir-caisse, mais me paraît bien sage comparé aux sommets de sadisme que j'atteignais à mes débuts. Je commence à m'en lasser un peu ...

M^r. CHASE : Qu'avez-vous en tête ?

M^r. GREENE : Hé bien, depuis que la censure s'en est allée hanter les journalistes plutôt que les romanciers, j'ai envie d'opérer un retour aux sources. Désormais, nous ne risquons plus rien en y allant à fond ...

1) Le cycle de *Paradise City* débute en 1963, avec *Chantons en chœur*, et met en scène les activités d'un groupe de policiers dans une riche et corrompue station balnéaire de Floride : c'est ce que Chase a fait de plus approchant dans le genre du roman à procédure policière. Le cycle compte une quinzaine de livres, parmi lesquels *Chantons en chœur* (1963), *Eh bien ! ma jolie...* (1966), *Le Denier du colt* (1971), *Pas de vie sans fric* (1972), *La Grande fauche* (1980) ...



M^r. CHASE : Quoi ? Encore plus de cruel ? Toujours plus loin dans l'insoutenable ? Bon sang, Graham, vous voulez me couler définitivement ?

M^r. GREENE : Vous me désapprouvez ?

M^r. CHASE : Je n'en peux plus, Graham, de devoir endosser ces textes. A chaque parution, les critiques ricanent, et ma femme me regarde de travers, comme si elle craignait que je mette en pratique sur elle les joyeusetés que vous me prêtez à longueur de page ! C'est pourquoi je vous le dis tout net : vos fantasmes sadiques, vous pouvez les réintégrer dans votre œuvre officielle, parmi vos *Consul honoraire* et autres *Facteur humain*...

M^r. GREENE : C'est bon, je trouverai un autre exutoire. Tenez, je crois que je vais téléphoner à Peter Loughran : il a bien accepté de me servir de prête-nom pour *Londres-Express* il y a longtemps, je suis sûr qu'il ne demande pas mieux que de recommencer...

M^r. CHASE : Ouais ! Si jamais vous avez en tête de me remplacer par lui pour votre production souterraine...^[2]

M^r. GREENE : Que vous êtes lassant, mon cher, avec vos scrupules. Hier déjà, vous m'avez rebattu les oreilles avec vos comparaisons littéraires entre mon œuvre officielle et celle que j'ai la complaisance de vous prêter - tout ça parce que quelques fouineurs ont eu une ou deux intuitions... Allons, détendez-vous. Pensez que c'est mon initiative qui

2) Ce qui s'est vraisemblablement produit par la suite, après l'arrêt définitif des Chase, en 1983. A partir de cette date, en effet, réapparaît Peter Loughran, auteur étrangement silencieux depuis la parution, en 1967, de ce qui fut pourtant un gros succès : *Londres-Express*. A l'objection : « pourquoi Greene n'a-t-il pas publié *Londres-Express* sous le nom de Chase ? » on peut répondre que René Raymond n'en était pas à son premier refus d'assumer un manuscrit trop corsé... La nouvelle association Loughran-Greene donnera trois autres titres : *Dearest* (1983), *Jacqui* (1984) et *The Third Beast* (1987). Ajoutons toutefois que sur ce domaine, un flou subsiste : Peter Loughran a-t-il réellement existé ou est-il une pure création de l'esprit ? L'avenir nous le dira... En attendant, ceux que le cas Loughran intéresse pourront consulter le bulletin N°7 des Polarophiles Tranquilles.

nous vaut d'échanger nos souvenirs en buvant un brandy sur une terrasse de café à Lausanne, le lac Léman déployant devant nous ses fastes liquides - auxquels répondent les fastes, plus secrets, de nos comptes en banque... Je sais, je suis cynique. Mais quel chemin parcouru, depuis

1939 et nos difficultés financières !

M^r. CHASE : Je n'arrive pas à savoir ce qui, du cynisme ou de la nostalgie, l'emporte chez vous à ce moment précis.

M^r. GREENE : Un mélange des deux sans doute. L'être humain est un étonnant shaker de sentiments... Ce qui l'emportait alors chez moi en 1939 - et qui allait me conduire à faire appel à vos services - c'était le sentiment d'urgence. L'urgence à gagner de l'argent le plus vite possible et ce, non seulement pour ne plus connaître les fins de mois difficiles de mes débuts, mais aussi parce que je savais qu'une guerre était inévitable. Comment ma femme, mes deux enfants et moi-même allions traverser cette époque de sang et de larmes, si je n'assurais pas la matérielle ?

M^r. CHASE : Hier, vous parliez de *L'Agent secret*, sur lequel vous comptiez pour un succès commercial...

M^r. GREENE : Il m'a tiré d'affaire, certes, mais pour une courte période de temps. Ce fut d'ailleurs le sort de tous les "divertissements" que j'écrivais dans les années trente, *Orient-Express*, *Tueur à gages* : ils remplissaient le vide commercial que creusaient des romans plus ambitieux, mais moins vendeurs tels que *C'est un champ de bataille*, *Les Naufragés* ou *Rocher de Brighton*...^[3] Cette fois, c'était un gouffre béant qui s'ouvrait sous nos pieds. Comment y parer ?

M^r. CHASE : En ajoutant une nouvelle corde à votre arc - et c'est à ce moment précis que j'entre en scène...

M^r. GREENE : Pas encore ! N'oubliez pas que c'est *L'Agent secret* qui a servi de matrice à mon idée. Vite conçu, vite écrit, ce roman, sans être impersonnel, portait moins la marque du "Greeneland" que mes précédents livres, au point qu'on eût pu le prendre, sans difficulté, pour l'œuvre d'un autre écrivain. Vous connaissez mon goût du secret : l'idée m'effleura alors de le publier sous pseudonyme, et c'est pourquoi le manuscrit final porte non pas mon nom, mais celui de "Henry Gough"^[4].

M^r. CHASE : A quel moment avez-vous changé d'avis ?

M^r. GREENE : Lorsque je me suis rendu compte que *L'Agent secret*, somme toute, était encore trop "greenéen" pour être l'œuvre d'un autre - sous l'angle de l'humour noir qui baigne tout le livre notamment^[5]. Trop de fils me reliaient à ce roman... Mais l'idée avait germé, et lorsque j'eus fini *Pas d'orchidées pour miss Blandish*, elle s'était suffisamment développée pour que je me misse à chercher quelqu'un qui "endossât" le livre à ma place. Il s'agissait, avant tout, de déjouer les soupçons : car si "Henry Gough" était une identité fantôme qui ne permettait pas de me cacher longtemps, que pouvait-on contre un "James Hadley Chase" qui s'avérerait un être de chair et d'os ? L'homme ne croit que ce qu'il voit - et il vous voyait, vous, René Brabazon Raymond. Pour qu'un tel projet prenne corps, il me fallait un homme en qui j'avais toute confiance - et vous en étiez un, proche de ma famille qui plus est. Ne restait qu'à vous

3) Cette stratégie fut expliquée par Graham Greene lui-même dans *Les Chemins de l'évasion* (1980), Presses de la Cité, «Presses Pocket» (n°2697), 1987, p.68. Mais, selon une stratégie d'évitement dont Greene est coutumier, le livre devient soudain très évasif sur ses sources de revenus durant la guerre...

4) Rappelons ici que le nom complet de Greene est Henry Graham Greene.

5) Cette idée qu'eut Greene de publier *L'Agent secret* sous pseudonyme est développée par Michael Shelden dans sa biographie *Graham Greene : The Man Within*, Heinemann, 1994, p.279-280. C'est d'ailleurs un livre intéressant, quoique Shelden passe quelquefois à côté de l'interprétation de certains faits (par exemple, le combat de Greene contre la corruption existant dans l'administration niçoise sous Jacques Médecin et la portée de son pamphlet "J'accuse" qui fut une des causes principales de la disgrâce et de l'exil à terme du maire de Nice).

avez pris l'initiative de ces plagiats successifs ? Votre rôle dans cette affaire est reconnu de William J. West lui-même^[25] !

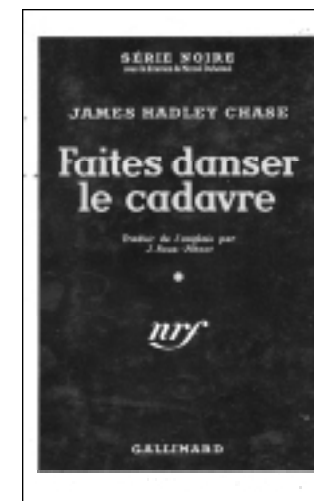
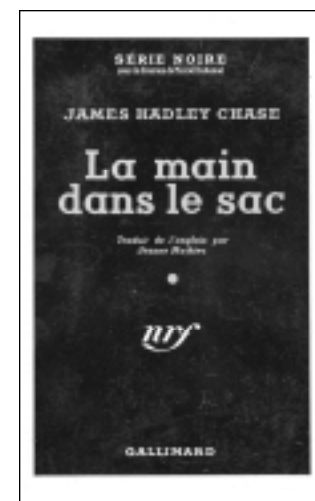
M^r. GREENE : Oui, mais n'oubliez pas qu'en atténuant ses révélations, il s'est discrédité lui-même. Tout danger est donc écarté de ce côté-là.

M^r. CHASE : Si vous le dites... Revenons à nos moutons. Puisque Raymond Chandler assignait "Raymond Marshall" en justice, il fallait que ce dernier se présentât...

M^r. GREENE : Or, celui-ci n'était qu'un pseudonyme. Et c'est là qu'à nouveau, le masque tombe sur un autre masque : comme je ne pouvais décentement prendre "Raymond Marshall" à mon compte, je vous fis monter en première ligne. René Brabazon Raymond, alias James Hadley Chase, reconnaissait être l'auteur des "Raymond Marshall" en général et du décrié *Requiem des blondes* en particulier...

M^r. CHASE : Une sale corvée. Non content d'être censé écrire vos petits romans douteux, voilà qu'on accrochait à mon paletot une réputation de plagiaire !

M^r. GREENE : Mon cher James, vos plaintes incessantes m'irritent. En vous exposant au procès, vous ne faisiez que remplir votre devoir d'homme de paille, pour lequel je vous ai engagé et payé - et, que je sache, très grassement payé ! Je reconnais que c'est là tâche ingrate d'endosser l'œuvre d'un autre ainsi que les avatars qui en découlent, mais lorsque je vous ai expliqué votre rôle, je n'ai pas cherché à vous dorer la pilule.



M^r. CHASE : Tout de même, je ne pensais pas que ce serait si dur...

M^r. GREENE : Quoi qu'il en soit, le procès, aussi ahurissant que cela vous paraisse, a tendu un écran supplémentaire entre notre association et ceux qui auraient pu la soupçonner. En effet, à l'image d'un homme intéressé par le succès commercial, Chase se vit adjoindre une réputation de plagiaire, de parasite d'un genre, et vivant éhontément de ce parasitisme. Sous cette réputation disparaissaient ainsi les ressemblances entre mon œuvre et la vôtre : ces dernières pouvaient apparaître, rétrospectivement, comme des emprunts à l'œuvre de Graham Greene, voire des plagiats. Que le héros de *Méfiez-vous, fillettes !* s'appelât Raven (comme le personnage de *Tueur à gages*), que le Sidney Brant de *Elles attigent* évoquât Pinkie n'avait plus, dès lors, la moindre importance...

M^r. CHASE : Mais pourquoi ne pas avoir continué ce jeu des pseudonymes après le procès ? Littérairement, commercialement, nous trouvions notre compte dans une telle organisation...

M^r. GREENE : Parce que le fusible Raymond Marshall avait sauté au profit de Chase. Surtout, en s'effaçant, il révélait que toute la structure de notre entreprise était en place : désormais, le lecteur savait tout ce qu'il pouvait attendre d'un auteur comme James Hadley Chase, y compris des œuvres un peu atypiques - ce que lui révélaient les romans signés Raymond Marshall ou Ambrose Grant, ou même un livre comme *Eva*. Bref, nous avions les

coudées franches : que nos romans se situassent en Angleterre, aux Etats-Unis ou ailleurs, le public suivrait toujours, du moment que le nom de Chase était sur la couverture. Nous pouvions donc nous permettre d'abandonner les pseudonymes qui lui faisaient concurrence - et le fait est qu'après 1949, année où se termina le procès, il n'y eut plus de livre signé Raymond Marshall. Surtout, les romans de Chase suscitaient, à présent, l'engouement d'un nouveau public : les Français, qui découvraient à leur tour, grâce à la Série noire, les ersatz anglais du roman noir américain - Peter Cheyney et "vous", mon cher. De jeunes romanciers comme Boris Vian, Jacques Laurent, Serge Laforest ou Léo Malet ont même suivi notre exemple et écrit des polars sous des pseudonymes américains de fantaisie pour avoir leur part du gâteau...

M^r. CHASE : Oui, à partir de ce moment-là, la France devient le grand débouché de toute notre production. La preuve en est que les Raymond Marshall, publiés en France sans que personne ne songeât à les rapprocher des Chase^[26], furent, dans les années cinquante, réimprimés sous "mon" nom. Le "Ambrose Grant" et le "James L. Docherty" ont suivi le mouvement... Malgré les attaques des critiques de roman policier (c'est également en 1949 que Thomas Narcejac, dans *La Fin d'un bluff*, décrit

26) En France, les Raymond Marshall se partagèrent, de façon significative, entre la Série Noire, les Presses de la Cité/Un Mystère et les petites Editions du Scorpion. Ceci est bien la preuve que, jusqu'au procès du *Requiem des blondes*, on considérait Marshall comme un auteur distinct de Chase ; sinon, tout aurait été en Série Noire. Du reste, après le procès et la révélation de l'identité de Marshall, Marcel Duhamel, l'éditeur des Chase en Série Noire, récupéra les droits de tous les livres signés de ce nom et les réimprima dans sa collection.

lecteurs. J'aimerais reconstituer Londres – mon bon gros vieux Londres – et le peindre dans une atmosphère d'un noir absolu.»

M^r. GREENE : Mon effort de reconstruction à moi, en somme. Seulement voilà : réintégrer Chase “au bercail”, ni le public ni les critiques, qui tenaient à leur dose d’Amérique à l’immoralité folklorique, n’auraient compris ... Même s’il détonnait dans les Chase, *Eva*, malgré tout, avait le mérite de se dérouler lui aussi Outre-Atlantique. Il fallait donc ruser. Raymond Marshall étant pour le moment réservé à ma veine “hard-boiled délirante” (déjà illustrée par *Miss Shumway jette un sort* et *En trois coups de cuiller à pot*, mais patience, j’allais aussi “aménager” ce pseudo, avec *Traquenards*^[20]), je créai un quatrième pseudonyme concurrentiel de Chase, Ambrose Grant.

M^r. CHASE : Et c’est là que vous avez commis l’erreur impardonnable : en 1946 vous avez donné *Elles attigent* à la collection de romans que vous dirigiez chez Douglas Jerrold, à “Eyre and Spottiswoode”. Vous accreditiez ainsi le soupçon que vous vous étiez le véritable auteur du livre ! D’autant qu’il y avait, dans *Elles attigent*, de fortes ressemblances avec certaines scènes et des personnages de votre *Rocher de Brighton*...

M^r. GREENE : Le nom de Grant atténuait ce ... disons, ce petit coup d’audace.

M^r. CHASE : ... qu’un de vos biographes, William J. West, faillit éventer ! J’en tremble encore : pensez donc, il affirme dans sa biographie *The Quest*

^[1] Publié en 1948, Traquenards rompaît avec la veine burlesque des Raymond Marshall en faisant le portrait très greenéen d’un “homme indéfendable”, Edwin Cushman, Anglais pro-nazi contraint de se cacher dans son propre pays, car il aimait en Allemagne des émissions de radio anti-alliées. Greene s’inspirait ici très visiblement de la trajectoire du jeune propagandiste William Joyce, proche de la British Union of Fascists et qui eut, en Allemagne, les mêmes activités que Cushman (celui-ci, d’ailleurs, ressemble physiquement à W. Joyce : petit, de frère constitution, avec une cicatrice sur le visage). Mais à travers Cushman, Greene songeait aussi au poète américain Ezra Pound, grand admirateur de Mussolini et qui, tout comme W. Joyce, présenta des émissions antisémites et anti-américaines en Italie. Si Greene ne croisa jamais William Joyce, en revanche il connaissait Pound, même si cela n’alla jamais – en tout cas, pas apparemment – dans le sens d’une véritable amitié : Pound estimait les œuvres de Greene et avait soutenu un de ses livres, C’est un champ de bataille (dans Les Chemins de l’évasion, Greene, peut-être embarrassé par cette relation, mimimise en parlant d’une « phrase aimable d’Ezra Pound » au sujet de son roman). Enfin, les deux hommes avaient au moins un ami commun : le poète T.S. Eliot – qui fut, lui aussi, tenté par le mussolinisme.

for Graham Greene, que vous avez carrément écrit le bouquin...

M^r. GREENE : Mon cher James, pour avoir lu le West, je peux vous affirmer que rien de tel n’est dit, du moins explicitement. Je vous l’accorde, West commence par déclarer : «*N’importe quel lecteur du livre publié sous ce nouveau nom [Ambrose Grant, donc] comprendra immédiatement que les deux hommes ont travaillé de concert sur ce livre*^[21].» Et de relever toutes les similitudes existant entre *Elles attigent* et mon univers personnel : les ressemblances du personnage de Sidney Brant avec Pinkie (le héros de *Rocher de Brighton*^[22]), les similitudes d’expression... Toutefois, voyez comme West recule ensuite, affirmant contradictoirement qu’ «*il a été avancé que le livre entier était de la main de Greene. Une lecture attentive montre que ceci est improbable*^[23].» Le débat se clôt de cette façon, sans le moindre argument à l’appui de ce qu’il avance...

M^r. CHASE : Cette reculade arbitraire vous suffit ?

M^r. GREENE : Amplement. Qu’elle soit convaincante ou non importe peu. En fait, on peut supposer qu’il y a eu, dans ce cas aussi, quelques pressions sur William J. West, mais je ne crois pas que ses lecteurs iront chercher jusque-là...

M^r. CHASE : Quelques pressions ? Cet homme avait réussi à découvrir en Angleterre une cache de lettres révélatrices de nos relations ; si ma famille et la vôtre n’y avaient pas mis discrètement le holà, le couvercle de la marmite sautait !^[24]

^[1] William J. WEST, The Quest for Graham Greene, New York, St. Martin’s Press, 1998, p.113 : « Anyone reading the book Greene published for him under his new name will immediately realize that the two men must have worked very closely together on the book. »

^[2] Dans ce roman plus que dans tout autre réside le cœur de l’œuvre de Greene – un cœur sauvage, profondément dérangeant par ce qu’il révèle des pulsions qui courent sous l’apparence policée de son univers. C’est par cet inavouable même que Rocher de Brighton annonce la sauvagerie de certains Chase : Pas d’orchidées pour miss Blandish (qui révélera la critique et pas mal de lecteurs) relève de cette complicité vicieuse avec le Mal, et des Chase ultérieurs réutiliseront, de façon significative, des pans entiers de Rocher de Brighton (Elles attigent, mais aussi Traquenards, où le sadique Crane exerce sur la pauvre Grace la même fascination que Pinkie sur Rose : plus il la hait, plus elle s’accroche à lui). Et ne parlons pas des livres signés Peter Loughran, derniers rejets de cette “généalogie sadique”, et qui poussent le bouchon plus loin encore !

^[3] Op. cit., p.114 : « It has been suggested that the entire book is largely Greene’s work. A close reading shows that this is unlikely. »

M^r. GREENE : Quoi qu’il en soit, cette dérobade de West me garantit que sous le masque d’Ambrose Grant, le masque Chase a tenu bon.

M^r. CHASE : De l’usage des masques sous le masque, en somme...

M^r. GREENE : Cet usage allait se renouveler pour Raymond Marshall, et pour des raisons moins nobles que l’exigence de l’artiste... En 1948, tombe le vrai coup dur : “notre” Raymond Marshall est attaqué par les tribunaux américains pour un ouvrage de 1946, *Le Requiem des blondes*.

M^r. CHASE : Je m’en souviens. Le plaignant n’était autre que Raymond Chandler : il nous reprochait le plagiat que nous avions fait de certaines scènes de ses livres. Il n’avait pas tort du reste, mais nous avions de la chance dans notre malheur : nous avions également plagié Dashiell Hammett dans toute l’ouverture du *Requiem des blondes* – laquelle procédait d’un détournement évident de *La Moisson rouge*... Heureusement, Hammett ne se rendit compte de rien ; nous avons pu ainsi limiter les dégâts que nous causa votre fantastique imprévoyance...

M^r. GREENE : Mon imprévoyance ?

M^r. CHASE : Dois-je vous rappeler, Graham, que vous

^[1] Cf. la préface de The Quest for Graham Greene, p.XI : West y narre sa découverte, à Ealing, d’une cache de 500 lettres de René Brabazon Raymond alias James Hadley Chase adressées, sur plus de soixante années, à Graham Greene. Il serait intéressant de savoir ce que sont devenues ces lettres, dont on devine – faute de mieux, car les familles de René Brabazon Raymond et de Greene observent là-dessus un black-out total – qu’elles peuvent fournir des indices capitaux sur la collusion Greene-Chase. Bien que les pressions aient conduit West à se censurer, il fait remonter la rencontre des deux hommes « dans les derniers jours de la Seconde Guerre Mondiale et longtemps après par la suite. Leurs chemins se croisèrent tant et plus les quarante années suivantes, particulièrement au cours des années soixante [...]. Par une chance extraordinaire, les deux hommes vivaient dans le même petit village suisse de Corseaux-sur-Vevay quand ils moururent, Chase en 1985, Greene en 1991. » («...since the last days of the Second World War and for a long time afterwards. Their paths crossed repeatedly over the next forty years, particularly à the 1960s [...]. Quite by chance both men were living in the same small Swiss village of Corseaux-sur-Vevay when they died, Chase in 1985, Greene in 1991. »)

^[2] William J. West, op. cit., p.114 : « ... peu après son livre suivant Le Requiem des blondes, il apparut que Chase fut obligé de publier une lettre dans le Bookseller reconnaissant certains emprunts à Raymond Chandler. Ils n’étaient pas extensifs et résultaient en partie des conseils de Greene, qui durèrent de nombreuses années par la suite. » («...but shortly after his next book Blonde’s Requiem appeared Chase was obliged to publish a letter in the Bookseller admitting certain borrowings from Raymond Chandler. They were not extensive and, partly, as a result of Greene’s support, which lasted for many years afterwards. »)

convaincre. Oh, votre nom ne m’est pas venu par hasard ...

M^r. CHASE : Je vous arrête tout de suite, parlons-en du nom de CHASE, celui du personnage principal de votre troisième roman “*Rumeur au crépuscule*”, c’était de l’inconscience ! Cela tient du miracle que personne n’ait encore relevé le fait !

M^r. GREENE : Il sonnait si bien à mes oreilles... C’était tout au plus une erreur de jeunesse à laquelle j’ai pallié en interdisant toute réimpression de deux de mes premiers romans,^[6] y compris dans mes œuvres romanesques complètes publiées jadis aux éditions “Rencontre”^[7]. D’ailleurs, jusqu’ici personne ne s’en est aperçu, alors vous voyez bien...

M^r. CHASE : Vous aurez toujours le dernier mot... revenons à notre entente, je n’ai pas été difficile à convaincre, occupant un emploi sans perspective, j’étais disponible et j’ai accepté de faire équipe avec vous, d’autant que ma situation vous intéressait : Auteur dilettante, j’avais publié quelques poèmes, une ou deux histoires – assez pour me présenter comme un écrivain plausible, pas assez pour posséder ma marque de fabrique et qu’on puisse parler d’un “style René Raymond”.

M^r. GREENE : Cela, ça allait être mon affaire ! Mais pour le reste, je vous donne raison : en tant qu’écrivain, vous étiez suffisamment marginal pour qu’on ne vous surveille pas de trop près. Après tout, les maisons d’édition et les revues (surtout les petites) regorgent de ces aimables dilettantes qui leur abandonnent un ou deux textes avant de disparaître...

M^r. CHASE : Merci pour le mot “dilettante”.

M^r. GREENE : Je le maintiens. Il est exact. Et vous devriez plutôt m’être reconnaissant qu’après des années de textes au compte-gouttes, je vous offre, à trente ans passés, l’occasion de publier abondamment et avec une belle régularité...

^[6] Bien sûr, pas d’un seul roman, pour ne pas focaliser l’attention sur celui-ci.

^[7] Les romans de Graham Greene, Ed Rencontre, Lausanne 1965 ,ces deux romans sont toujours inédits en France.

M^r. CHASE : Des textes que je n’écrivais pas ? Que je me contentais d’endosser – tout en les désapprouvant d’ailleurs – et, qui plus est, sous pseudo ? Graham, j’ai toujours eu l’impression désagréable que ce que vous m’offriez, vous vous arrangiez pour me le reprendre par la bande...

M^r. GREENE : Voilà bien de l’ingratitude. Quoi ! Je fais votre fortune, sans même que vous ayez à poser un doigt sur un clavier de machine à écrire (sauf, bien entendu à l’occasion de quelques séances photos pour la presse) – et vous gémissiez encore ! Si c’est le pseudo qui vous tracasse toujours, sachez que les risques étaient limités, vous l’avez bien vu ! Alors quoi ?

M^r. CHASE : Tout de même, j’ai du mal à admettre que la seule nécessité de mettre des sous de côté vous poussait à un projet aussi fou...

M^r. GREENE : J’avais coupé les ponts, Je m’étais lancé dans l’écriture en free-lance, refusant une situation stable de journaliste au Times ; j’essayais d’introduire un pied dans le cinéma, en tant que scénariste pour le producteur Alexandre Korda – mais Korda me refusait beaucoup de scripts, en raison de la violence physique, érotique et psychologique dont j’y faisais montre^[8]. Difficile, par conséquent, de gagner beaucoup d’argent avec ma seule plume, et les temps faisaient que cela devenait urgent. Or, à cette époque, le roman policier hard-boiled américain – et des auteurs comme Dashiell Hammett, Raoul Whitfield, Carrol John Daly, Don Tracy ... – était à la mode. D’ailleurs, un premier succédané anglais de ce genre était apparu en Angleterre : Peter Cheyney^[9] – et ses livres se vendaient comme des petits pains. L’engouement monstre autour de Cheyney m’indiquait la voie à suivre.

^[8] William J. West, un des rares à avoir tenté une biographie “objective” de Greene (tentative hélas inaboutie), confirme ce fait : « Korda avait beaucoup de difficultés à réfréner Greene, qui forçait sur les allusions au sexe et à la violence dans plusieurs de ses scénarios – en fait, il refusait son travail pour cette raison. Le problème était que Greene visualisait les films de cette façon, particulièrement sexuée. » (William J. WEST, The Quest for Graham Greene, New York, St. Martin’s Press, 1998, p.76. Le texte – non disponible en français – a été traduit par Thierry Cazon. Voici l’original : « Even Korda had difficulty in restraining Greene for putting violence and sexual innuendo in some of his scripts and actually rejected material from his for this reason. The trouble was that Greene saw films in those terms, particularly sexual. »)

Outre un succès commercial, j’avais aussi la possibilité de me servir de ces livres comme d’un exutoire, plus efficace que les scripts, à la violence intérieure qui me rongeat – et dont vous avez vu, contrariée, canalisée, à quelles situations psychologiquement asphyxiantes elle pouvait aboutir dans mes livres^[10].

M^r. CHASE : Sur ces deux plans, vous avez parfaitement réussi votre coup : *Pas d’orchidées pour miss Blandish* fut non seulement un gros “coup” commercial, mais le sadisme ahurissant de certaines scènes nous assurait en plus, un succès de scandale^[11]...

M^r. GREENE : ... dont je vous laissai l’entière gloire.

M^r. CHASE : Vos attentions me touchent. Je crois que c’est de cette époque que datent mes difficultés à me regarder dans la glace... Moi qui suis discret, timide, qui ai horreur de la violence en général et des Américains en particulier...

M^r. GREENE : Ce sont précisément ces qualités qui me garantissaient votre silence auprès des journalistes. Mais je vous dois la vérité : à ce stade de notre association, je ne pensais à aucune organisation sur le long terme. Surtout, je parais au plus pressé : amasser le plus d’argent possible avant que la guerre n’éclate, mais aussi brouiller les pistes. Je ne voulais rien laisser qui fit supposer que moi, Graham Greene, écrivain réputé catholique, lâchais la bride à mes humeurs les plus noires dans de pareils bouquins... Le besoin de gagner de l’argent dicta le fait que *miss Blandish* fût aussitôt suivi, la même année, des *Bouchées doubles* ; mais ce fut la nécessité de faire diversion qui, en 1940, m’inspira

^[9] C’est en 1936 que Cheyney rencontra le succès, avec son premier roman Cet homme est dangereux (qui est aussi la première enquête de Lemmy Caution, enquêteur au FBI).

^[10] Qu’on se souvienne de la conclusion terrifiante de Rocher de Brighton (1938) : la jeune Rose ne conservant de son amant mort qu’un enregistrement de sa voix, et qui s’en va l’écouter, persuadée d’entendre des mots d’amour, alors que le disque n’a enregistré que ce cri : « Le diable l’emporte, bougre de petite putain ! Ne vas-tu pas me foutre la paix et rentrer chez toi pour toujours ? »

^[11] Scandale dont témoigne l’article d’une critique d’alors, John Mair : « Mecs dessoudés : 22 (neuf avec un flingue, six à la mitrailleuse, trois au couteau, deux avec une matraque, un à coups de poing, le dernier se suicide). [...] Nanas baisées : 5 (trois consentantes, une payée, une violée)... » Cité par Jacques SADOUL, Anthologie de la littérature policière : de Conan Doyle à Jerome Charyn, article “James Hadley Chase”, Ramsay, 1980, p.357

l'idée de vous faire publier *Qu'est-ce qu'on déguste* sous le pseudonyme – sans lendemain d'ailleurs – de James L. Docherty...

Mr. CHASE : Et non seulement, vous me faisiez changer de nom d'emprunt, mais deux précautions valant mieux qu'une, vous me faisiez changer d'éditeur ! Douglas Jerrold et sa maison d'édition payaient bien, pourtant...

Mr. GREENE : Heinemann aussi. Cessez donc de vous plaindre. Et ce que Jerrold a pu perdre sur les Chase, il l'a regagné lorsque je suis allé travailler pour lui comme directeur adjoint chez "Eyre and Spottiswoode", en 1944...

Mr. CHASE : Vous allez trop vite.

Mr. GREENE : En 1939 également. La vitesse d'exécution (six semaines) que je m'étais découverte en rédigeant *L'Agent secret* me servit à rédiger "mes" premiers Chase. Quand il me fallut songer à aller servir l'armée, à la fin de l'année, je dois même avouer que j'avais déjà quelques manuscrits d'avance^[12]... Même, lorsque je fus convoqué devant un Conseil de rappel des officiers de réserve, je demandai un délai de quelques mois, afin de finir de rédiger *La Puissance et la Gloire*... et, bien sûr, un ou deux Chase supplémentaires^[13]. Le surplus de manuscrits permettrait un rythme de publication soutenu pendant la guerre^[14], garantissant des rentrées d'argent régulières. Bien m'en a pris : après avoir été îlotier dans Londres bombardé par les Nazis, j'entrais en 1941 à l'Intelligence service, et le travail qu'ils me confièrent au service de la propagande me laissait peu de temps libre ; de surcroît, en 1942, on m'envoyait en mission

en pleine Afrique Equatoriale, en Sierra Leone. Un an plus tard, en mars 1943, j'étais à peine rentré à Londres que Kim Philby me mettait le grappin dessus, pour me faire travailler dans les services de renseignement du MI6. Si vous ajoutez à ces multiples activités mon travail de critique dramatique au journal *The Spectator* et les scripts que je rédigeais, cette fois pour la B.B.C. (et qui reçurent autant de refus que ceux que j'écrivais pour Korda, et pour les mêmes raisons), vous comprendrez que cette stratégie de publication des Chase était nécessaire.

Mr. CHASE : Mais une fois disparue l'urgence que vous dictaient les circonstances, qu'est-ce qui vous poussait à continuer les Chase comme vous l'avez fait, et à organiser notre tandem sur un si long terme ? Car il a duré plus de quarante ans !

Mr. GREENE : La guerre était finie, certes, mais le succès des "Chase" m'avait donné des idées pour la suite. Parce qu'en somme, tout était en place pour une association durable ! J'avais trouvé le genre littéraire où elle fonctionnerait le mieux, c'est-à-

12) Dans *Les Chemins de l'évasion*, Greene avait avoué rédiger en même temps *L'Agent secret* et *La Puissance et la Gloire*, travaillant le matin très rapidement sur le premier, et l'après-midi sur le second, plus lentement... On peut supposer que, *L'Agent secret* achevé, les Chase prirent le relais des matinées de Greene, tandis que *La Puissance et la Gloire* attendait, immuable, l'après-midi... Dans ce cas précis, Greene fait sans doute allusion aux manuscrits du *Corbillard de Madame* et de *Qu'est-ce qu'on déguste* !

13) Allusion probable à *Méfiez-vous, fillettes* ! et au recueil de nouvelles *Get a Load of This* (qui ne sera traduit en France qu'en 1989, sous le titre *Le Fin mot de l'histoire*). Ils furent respectivement publiés tous deux en 1941 et 1942 – années où Graham Greene, qui participait à l'effort de guerre, n'avait guère le temps d'écrire pour son compte.

14) Ici, Greene exagère un peu : de deux "Chase" annuels en 1939 et 1940, le rythme de parution passe à un par an en 1941 et en 1942. L'année 1943 sera vierge de toute parution. Le rythme reprendra régulièrement à partir de 1944, avec l'apparition, concurrentement à Chase, des pseudonymes de Raymond Marshall, puis d'Ambrose Grant.

dire le roman criminel ; j'avais l'homme de paille (vous), en qui je savais pouvoir compter en toute circonstance ; enfin, en travaillant chez "Eyre and Spottiswoode", je tenais les débouchés éditoriaux, commerciaux et critiques. Il ne s'agissait plus que de raffiner le dispositif, d'établir plus fortement votre image pour faire disparaître mieux encore ma personnalité sous la vôtre. Oh ! Le mobile demeurerait trouble : je pouvais ainsi dissimuler mes rentrées au fisc anglais – lequel est, comme chacun le sait, impitoyable dans ses ponctions.

Mr. CHASE : Quoi ! Vous étiez donc si intéressé que ça ?

Mr. GREENE : James, vous parlez comme un universitaire français. Pour ces gens-là, dès lors qu'on quitte les cimes éthérées de la littérature pour les questions pratiques, on devient sordide, mesquin, presque "intouchable" – au sens hindou du terme. Pour eux, la justification de la carrière d'un écrivain repose toute entière sur la beauté de l'art et les procédés de style, ce qui est peut-être vrai pour certains auteurs français comme Flaubert (encore ce gros rentier avait-il les moyens de son désintéressement, et même lui n'a pas apprécié d'avoir été roulé, sur la question des droits d'auteur, par son éditeur Michel Lévy lorsque Madame Bovary connut le succès). Pour ma part, n'oubliez pas que je suis un auteur anglais – et les Anglais, lorsqu'ils écrivent, considèrent tous les aspects de ce qui est à la fois un mode d'expression et un gagne-pain...

Mr. CHASE : De là à passer pour un "Avida Dollars"^[15]... !

Mr. GREENE : Pour le coup, ce serait tomber dans l'excès inverse. Comme souvent avec moi, la vérité est plus ambiguë : les Chase étaient devenus à la fois l'assurance d'un revenu régulier et occulte, un défouloir quasi cathartique et un terrain d'exploration littéraire. Vous voyez donc le formidable espace de liberté que vous m'offriez en vous prêtant au jeu comme vous l'avez fait...

Mr. CHASE : Très bien ; je constate une fois de plus que je n'aurai pas le dessus avec vous. Alors, revenons à nos moutons et voyons ce que vous avez amélioré dans notre association...

Mr. GREENE : Tout d'abord, l'usage des pseudonymes concurrents de celui de Chase : cette utilisation calculée sert la trinité dont je vous parlais plus haut. Comme vous le savez, le seul polar que je n'écrivis pas sous le nom de Chase (*He won't need it now* ! signé James L. Docherty en 1939 publié en France en 1950 sous le titre *Qu'est-ce qu'on déguste* ! signé cette fois J.H. Chase) avait fonction de diversion, mais pour l'atmosphère et les situations c'était un Chase de la meilleure eau. Pourtant, en 1944, je commençais à me lasser d'écrire du polar américain "de synthèse", avec le lot habituel d'action, de tortures, de crépitements de mitraillette et de personnages stéréotypés et primaires^[16]. Or, c'était précisément ce qui garantissait le succès commercial des Chase ! Comment, dès lors, changer mon fusil d'épaule sans dérouter le lectorat et éviter qu'il ne se détourne ?

Mr. CHASE : C'est là que vous vous êtes dit : «*Je vais leur refaire le coup du pseudonyme sous le pseudonyme.*»

Mr. GREENE : Voilà ! Je concoctai un nouveau nom, Raymond Marshall^[17], et me livrai, dans son "premier roman", au massacre de tout ce qui faisait les clichés du roman noir hard-boiled. Cela donna *Miss Shumway jette un sort*, où les durs passent leur temps à tomber dans les pommes, les femmes à se dédoubler en une "bonne" et une "mauvaise" moitié (quand elles ne font pas

tomber une pluie torrentielle sur leurs rivales !) et les chiens à donner leur avis sur tout... En somme, je détruisais dans un gros éclat de rire une structure qui commençait à m'ennuyer un peu. Enfin *Miss Shumway*... m'offrait un autre avantage : celui de liquider les dernières miettes de connaissance que j'avais pu tirer de mon voyage au Mexique en 1938^[18], en abordant comme thème la sorcellerie nagual. Ce ne serait pas le dernier Chase à faire cet office : plus tard, je me resserrais du décor indochinois d'*Un Américain bien tranquille* et de ma connaissance de la région dans le très "greenéen" *Un lotus pour miss Chaung*...

Mr. CHASE : Je me rappelle encore de la tête que j'ai faite lorsque vous m'avez demandé de prendre *Miss Shumway*... à mon compte, si jamais on avait soupçonné que Raymond Marshall n'existait pas^[19]. Je me suis dit : «*Décidément, il m'aura tout fait* ! »

Mr. GREENE : Pas tout. Parce qu'en 1945, poussé par l'envie de déborder le cadre de plus en plus limité des Chase, je décidai de pousser le bouchon plus loin : après avoir créé des "pseudonymes parallèles", je décidai d'aménager "intérieurement" celui de Chase : je ne souhaitais pas, je vous l'ai déjà dit, me retrouver pronomier de mon succès de romancier pseudo-américain...

Mr. CHASE : Je vois : nous arrivons à *Eva*.

Mr. GREENE : Oui. Avec quelle haine vous prononcez ce nom...

Mr. CHASE : Il y a de quoi ! Franchement, que vous a-t-il pris de me faire endosser ce gros roman psychologique qui n'a strictement rien de commun avec mon pseudo-univers violent et primaire ? Et l'intrigue... ! J'en ai attrapé des suées rien qu'en la lisant : l'histoire de ce romancier devenu richissime grâce au succès de ses livres... qu'il n'a

16) Peter Cheyney, le concurrent de Chase, connut la même lassitude. Dès 1940, il troqua Lemmy Caution et son bagout pseudo-américain contre un détective plus anglais, Callaghan ; et la série des "Dark" (Les Etoiles se cachent, Héros de l'ombre...) trahit la volonté de Cheyney de se renouveler, avec un style plus fouillé et des intrigues tournées vers l'espionnage.

17) Vraisemblablement inspiré de la famille même de Greene : Raymond était le prénom de l'un de ses frères, et Marshall le nom de jeune fille de sa mère.

18) Qui lui inspira *La Puissance et la Gloire*.

19) Ce qui, bien entendu, arriva...

même pas écrits, puisqu'il se sert d'un "nègre" ! Vous rendez-vous compte que si jamais notre tandem était l'objet de soupçons, un tel livre constituerait une preuve accablante ?

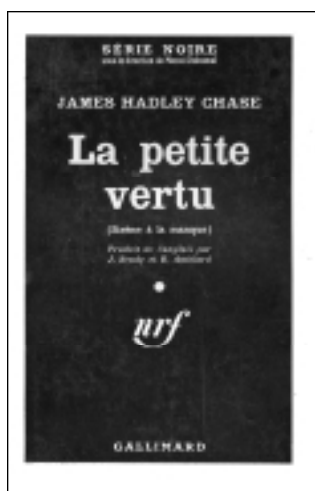
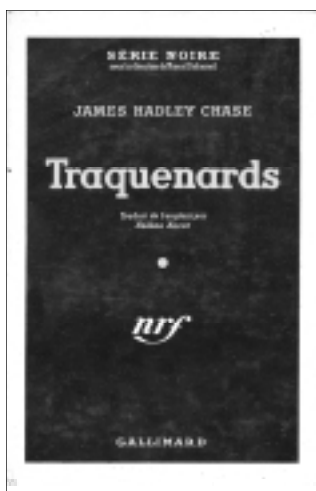
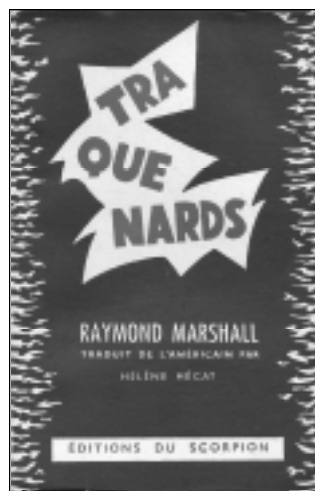
Mr. GREENE : Mon pauvre James, il ne faut jamais se fier à l'intégrité d'un écrivain : il introduit dans son œuvre tous les éléments qu'il juge utiles à sa création, ces éléments fussent-ils pris des aspects les moins glorieux de sa vie privée... Je reconnais qu'avec *Eva*, je vous faisais avaler une pilule passablement difficile, mais mettez-vous à ma place. Je sais, j'aurais pu vous faire signer ce livre Raymond Marshall. Mais Chase restait la locomotive de notre association, les Raymond Marshall et autres pseudos plus occasionnels ayant un succès moins vif – puisqu'alors, le lectorat et la critique ne les identifiaient pas comme étant de la même main que les Chase. Or, *Eva* me tenait à cœur et je voulais qu'il eût du succès. Et puis, ce n'est pas un livre qui détonne autant que vous le dites dans le reste de l'œuvre de Chase : la prostituée *Eva* peut très bien venir, de par son métier, de l'univers de la "traite des blanches" que je vous faisais décrire dans *Méfiez-vous fillettes*, quatre ans plus tôt. C'est aussi - surtout ! - le portrait de la garce chasienne par excellence, le prototype indépassable : ce faisant, l'éclairage du livre passait de l'écrivain imposteur à ce morceau de choix...

Mr. CHASE : ... éloignant du même coup tout soupçon. Bien joué ! Vous avez toujours su l'art de détourner l'attention, même au beau milieu des pires dangers. Néanmoins, malgré *Eva*, les pseudonymes ont continué à jouer leur rôle dans votre entreprise de sabotage du Chase "première manière". *Elles attigent*, que vous avez sorti juste après, ne fut pas initialement publié sous ce nom...

Mr. CHASE : ... éloignant du même coup tout soupçon. Bien joué ! Vous avez toujours su l'art de détourner l'attention, même au beau milieu des pires dangers. Néanmoins, malgré *Eva*, les pseudonymes ont continué à jouer leur rôle dans votre entreprise de sabotage du Chase "première manière". *Elles attigent*, que vous avez sorti juste après, ne fut pas initialement publié sous ce nom...

Mr. GREENE : Et savez-vous pourquoi ?

Mr. CHASE : Oui, je me souviens de ce que vous m'avez dit ce jour-là : «*J'en ai assez de mettre en scène des Etats-Unis de carton-pâte, où je n'ai même pas mis les pieds, rien que pour faire plaisir aux*



15) Surnom donné au peintre Salvador Dali par André Breton, après leur brouille.